



Les aventures de COCHA

L'indigène au pays du

Génie Civil.

Henrion Johanna

Sommaire

Chapitre 1.Cocha et Béni	3
Chapitre 2.Quand la terre trembla.....	5
Chapitre 3. Le réveil du séisme.....	7
Chapitre 4. L'après séisme.....	8
Chapitre 5. La déportation.	10
Chapitre 6 : A l'école.....	12
Chapitre 7. La réponse de Cocha.	15
Chapitre 8.Le métier	18
Chapitre 9. La certification des élèves.....	21
Chapitre 10. L'entrée dans la vie professionnelle.....	24
Chapitre 11. La vie de l'entreprise.....	26
Chapitre 12. Comment Cocha est retourné au pays.	28
Chapitre 13. Comment cocha a rebondi dans sa vie.	30
Chapitre 14. Comment cocha retrouva sa voix.....	32
Chapitre 15. Comment Cocha pensait avoir accompli son œuvre, et terminé sa vie.....	35
Chapitre 16.Le retour de Béni.....	39
Chapitre 17. Les retrouvailles.....	42
Chapitre 18. La reconstruction de l'avenir	45
Conclusion : Que sont devenus Béni et Cocha ?	47

Chapitre 1.Cocha et Béni

Il est un pays très beau, un pays joyeux, vert, jaune, gris et doré. Un pays gai. Ce pays, tout petit, se situe quelque part entre les Etats-Unis d'Amérique et la France. Il est dressé sur une île, entre deux autres pays. Un pays sous le soleil, qui offre de la douceur et du rêve aux gens qui y vivent.

A Soleya, dans ce pays, pas besoin de manteau, ni de poêle à bois pour se chauffer l'hiver. Ici, pas de murs épais aux maisons, de ceux qui protègent du froid, et retiennent la chaleur afin qu'elle ne s'échappe pas. Ici aussi, pas de cheminée aux toitures. Pas de chauffage central, pas de radiateurs ni de bouillottes pour se réchauffer les pieds l'hiver. Non, rien de tout ça. Ici, à Soleya, l'architecture des maisons n'est décidément pas comme celle des nôtres. Pensez ! Des toits tous plats, sans pignon ni faitière, ni tuiles. Et de la paille sur ces toits, en guise de couverture. Oui Monsieur, comme je vous le dis : de la paille. Quelquefois, de la terre aussi. Et des fleurs de toutes les couleurs qui poussent sur ces toits. Je vous le dis : c'est bleu, c'est jaune, c'est vert dans ce pays. C'est un pays merveilleux.

Et c'est dans ce pays que vivent Cocha et Béni, enfants du soleil et de la joie, âgés d'à peine quatorze ans. Cocha est le fils du chef du village, digne héritier d'une grande tradition guerrière, qui forme ses enfants très jeunes à l'art de la chasse, de la pêche, et de la construction des maisons. Son éducation fut stricte de la part de son père, mais douce et aimante de la part de sa mère. Cocha aime son village, ses frères, sa petite sœur qui vient de naître, les couchers de soleil, la mer qui le rafraîchit l'été, et les chants des oiseaux le soir, au coucher. Cocha possède un corps particulièrement musclé et élancé pour un enfant de son âge. Sa peau est très brune et épaisse, comme un cuir qui recouvre une armature de fer. Il porte les cheveux très court, avec une frange rabattue sur son front. Ses oreilles sont petites et en pointe, aiguisées comme des couteaux, droites comme des antennes de radio, toujours en affut et en éveil. Ses jambes sont longues, droites et musclées. Ses bras sont larges, puissants, rassurants, aimants, mais aussi dangereux pour celui qui chercherait la bagarre. Cocha ne porte pas de baskets, ni de jean, ni de survêtements. Il n'y a pas de casquette sur sa tête, pas de MP3 sur ses oreilles. Il ne communique pas par Internet, et ne peut communiquer à l'aide de son téléphone portable. Il

ne connaît pas le Wifi, ni le haut débit. Il ne manipule pas la commande de Wii, et ne pense pas que Mario ou Zelda puissent sauver la terre. Non, rien de tout ça. Son esprit est libre, et dégagé de toute vie virtuelle. Lorsqu'il veut chasser, il chasse. Lorsqu'il veut pêcher, il pêche. Lorsqu'il veut dormir, il dort. Et le reste de son temps, il le passe avec Béni.

Car la véritable passion de Cocha, c'est la jolie Béni, fille des uniques commerçants du pays. Béni possède de grands yeux verts qui se reflètent sur sa peau très brune. Ses cheveux longs et bouclés, noir charbon, s'étalent en pointe de flèche sur ses épaules et dans son dos, indiquant le chemin du creux de ses reins. Sa taille fine et légère est ornée d'une ceinture dorée, qui rehausse sa robe noire courte de coton. Béni ne porte pas de chaussures. Pourtant, ses parents commercialisent des vêtements, des chaussures, des boissons, des bonbons, des boîtes de conserve, des fruits, des légumes, des cigarettes, des bouteilles de bière, d'alcool, d'eau potable, des téléphones, des radios, et toute autre sorte de bazars et bidules qui semblent utiles aux habitants du pays. Mais qui ne sont pas utiles à Cocha et Béni.

Cocha et Béni vont au collège du village, tous deux en classe de troisième. Béni prépare son sac et ses classeurs avec soin tous les soirs. Elle révise toujours ses leçons, et est la meilleure de sa classe. Elle souhaite devenir vétérinaire, afin de soigner tous les animaux de ses chères forêts. Cocha, lui, peine à obtenir une moyenne convenable. Il produit peu d'efforts, et préfère rêver à ses arcs, ses flèches, sa chasse, la rénovation de la maison de ses parents. Son rêve se résume à devenir maçon, afin de construire de jolies bâtisses de briques et de pierres. Contrairement aux huttes de pailles qui poussent sur les rues du village, accueillant précairement les habitants qui redoutent, de fait, les forts vents des tempêtes d'été qui s'infiltrèrent entre les murs troués. Tous deux possèdent leurs rêves, leurs projets, ils s'aiment et vivent une joyeuse vie de collégiens en terre exotique.

Chapitre 2. Quand la terre trembla.

Cette année-là, l'année scolaire venait de démarrer. Cocha et Béni avaient longuement parlé durant les grandes vacances de l'épreuve du brevet qu'ils passeraient en juin, et n'appréhendaient pas l'examen. En effet, Béni aimait parler de toutes ces choses que ses professeurs lui apprenaient. Elle comprenait vite et efficacement, savait restituer tous ses savoirs sur ses copies. Mais Béni savait que Cocha ne possédait pas le même enthousiasme qu'elle pour l'école. Alors, patiemment, elle transcrivait tous ses savoirs dans des choses de la vie de tous les jours. Ce fut le cas le jour où Cocha décida de construire un mur en bois qui séparerait sa chambre de celle de sa petite sœur qui venait de naître. Il demanda à Béni de lui apporter son équerre, afin de tracer une perpendiculaire à son mur, pour implanter son futur ouvrage. Béni arriva de suite, mais sans l'équerre promise.

-« Béni, peux-tu me dire comment je dois faire pour construire, à l'intérieur de ma maison, un mur qui soit droit, et bien (...) ? Heu, tu sais (...) ? Bien mis avec une équerre. Car si tu ne m'as pas apporté ton équerre, je ne peux démarrer mes travaux, alors que tout mon matériel est prêt, et que ma petite sœur pleure trop la nuit ? »

-« Veux-tu dire « perpendiculaire » Cocha ? Questionna Béni. Si oui, tu n'as pas besoin d'équerre pour tracer l'implantation de ce mur au sol. »

-« Oui Béni, mais alors, comment faire ? Le réaliser à l'œil nu ? »

-« Mais non Cocha. Souviens-toi de cette règle de calcul, celle du trois-quatre-cinq. »

-« trois-quatre-cinq ? Mais qu'est-ce donc ? »

-« Et bien, expliqua Béni, tu dois savoir que lorsque tu as déjà un mur de monté, tu dois, pour y implanter une perpendiculaire, utiliser une simple corde à treize nœuds, qui fera une longueur de quinze mètres. Tu reportes une première longueur de trois mètres sur ton mur existant, en la nommant a' depuis un point c'. Ensuite, tu traces à peu près une ligne perpendiculaire à quatre mètres de ton mur que tu appelles b'...et tu joues avec ta corde qui doit mesurer cinq mètres depuis ton repère a' pour tracer exactement ton point b'. Tu sais, il s'agit de cette formule de Pythagore. Mais ce sont surtout les égyptiens qui ont inventé cette méthode, afin de

pouvoir tout apprendre à tout le monde, même aux ouvriers qui ne connaissent ni la lecture ni l'écriture. »

-« Non, je ne sais pas qui sont les égyptiens ou ce monsieur Pythagore, répondit Cocha. Et je ne connais pas les mathématiques. Mais si tu me montres avec ta corde de quinze mètres et treize nœuds alors, je saurai, toute ma vie, tracer des murs au sol. »

Béni aimait Cocha. Et afin qu'il comprenne les choses, et ce à quoi elles servent, elle savait mettre en place une manière aimante et intelligente de les lui enseigner. Elle savait mieux que quiconque, car elle y mettait un ingrédient très important : l'amour. Tout allait donc pour le mieux dans ce pays, dans cette contrée, et dans ce village ensoleillé. Tout, jusqu'à cette fameuse nuit de septembre.

Cette nuit-là, Béni et Cocha allaient paisiblement s'endormir, chacun chez soi, en pensant l'un à l'autre. Cocha préparait son sac, en contemplant ses arcs dans lesquels le visage de Béni se reflétait. Il souriait discrètement. Béni, elle, était déjà dans son lit, et parlait à son dieu, celui qui l'aimait et qu'elle aimait, en lui demandant de veiller sur elle pour cette nouvelle année scolaire, et sur ceux qu'elle aime : ses parents, bien sûr, mais aussi ses frères, sa petite sœur, et Cocha.

Et tous s'endormirent dans la plénitude. Jusqu'à cette heure de vingt-trois heures cinquante-trois, heure à laquelle la terre se mit à trembler tellement fort, que le lit de Cocha, situé face à sa fenêtre, se retrouva planté, la tête à l'envers, au milieu de la pièce. Des grondements se firent entendre par la fenêtre.

« Boum », « Grrrrrr », « Splatthhhhhhh ».

Cocha bien réveillé, comprit aussitôt que la mer n'allait pas aimer que la terre la réveille ainsi. Et qu'elle allait, de fait, lui répondre en déversant sur le sol son eau salée, afin de la calmer. Mais jeter de l'eau sur une personne en colère ne peut en rien lui porter secours, ni lui être d'une quelconque aide. Au contraire ! Après la stupeur du jet d'eau, naît la colère, puis la vengeance, et la guerre. Et cette nuit-là, tout un pays assista au combat de la terre et de la mer, sans vraiment savoir laquelle des deux avaient entamé cette querelle.

Et finalement, ni la terre ni la mer ne gagnèrent vraiment cette guerre, cette nuit-là. D'ailleurs, personne ne gagna rien, et tous les habitants de Soleya perdirent tout.

Chapitre 3. Le réveil du séisme.

La nuit fut longue, entre les secousses de la terre et les rafales d'eau de la mer. Les habitants avaient bien tenté de se réfugier sur les toits, de crier à l'aide, de hurler et pleurer. Rien n'empêcha le terrible désastre. Et le matin, le soleil accepta de se lever, pour éclairer le sol boueux et maculé des déchets du village. Cocha, en fils de guerrier, avait dormi, cette nuit-là, proche de son arc. Ainsi, il pût tirer une flèche par sa fenêtre dans la façade de la maison d'en face, et y accrocher une corde, sur laquelle il se suspendit, afin de ne pas se laisser emporter par les flots. Accroché en l'air tel un petit singe sur une liane, il vit passer, cette nuit-là sous ses yeux, des dizaines, des centaines de ses voisins et amis, qui flottaient comme des rondins de bois, dans des cris de bêtes, sans pouvoir les reconnaître. Il avait d'ailleurs choisi de ne pas chercher à les identifier, et de fermer les yeux, afin de ne rien voir. De toute façon, que pouvait-il faire pour eux ? Et à quoi lui aurait servi de savoir ?

-« Mais j'ai choisi, se disait Cocha ce matin-là. J'ai choisi d'être un guerrier, de faire preuve de force et de courage et de toujours protéger les miens, sans peur. J'ai choisi, mais je n'ai pas su le faire ».

Alors, à quoi bon choisir de devenir un brave guerrier, plus fort et plus courageux que les autres si, de fait, il ne pouvait lutter contre toutes les forces de ce monde ? La force de Cocha, qui le rassurait tant quand il chassait ou tirait avec son arc et ses flèches, lui paraissait bien inutile ce matin-là. Il se souvint alors de sa grippe de l'an dernier, et de la fièvre de deux jours qu'il avait dû combattre avec force et courage. Oui, cette année-là, Cocha avait souhaité ne pas être malade. Mais un virus, rapporté dans un convoi de marchandises provenant de l'Europe, avait propagé des germes d'une maladie jusqu'alors inconnue à Soleyá. Surpris, Cocha dut rester deux très longs jours au lit, soigné par sa maman, sous le regard bienveillant et inquiet de son papa. Alors, Cocha se dit que « oui », bien que décidé à être un brave, il ne disposait que de peu de pouvoir contre les choses de la vie, qui, de fait, lui ôtaient de sa liberté. Comme la grippe de l'an dernier, la catastrophe de cette nuit lui retirait une part de ses certitudes. Et triste, Cocha décida de se mettre à la recherche de ses parents et de Béni, les yeux rougis et le cœur en sang.

Chapitre 4. L'après séisme.

Cocha ne portait pas de chaussures ce matin-là. Il marchait dans la boue, sans pouvoir ni crier ni appeler. Il contemplait le spectacle de désolation, sans reconnaître ni les rues, ni les maisons qu'il connaissait si bien. Il déambulait, en se concentrant sur Béni. Il passa premièrement devant sa maison, inaccessible. Regarda par la fenêtre des chambres du premier étage, du haut d'un tas de boue, mais n'entendit pas le réveil de son père sonner, ni le café couler dans la cafetière. Il tenta de crier : « *Papa, Papa. Maman, Maman* ». Mais il savait ! Il savait qu'il avait jeté sa flèche en moins d'une seconde, sans réfléchir ce soir-là. Sans prendre le temps de passer dans la chambre de ses frères, ni de sa petite sœur, ni de ses parents, afin de les faire profiter de son perchoir improvisé. Non, il n'avait pas pensé aux siens. Oui, il n'avait pensé à rien ! Rien d'autre que de se pendre au-dessus de la boue. Pas à lui, ni aux siens. Et aujourd'hui, il se retrouvait seul, à cause d'une flèche et d'une corde qui lui sauvèrent la vie. La corde à treize nœuds.

Il se coucha dans la boue, et roula au sol de douleur. Des larmes coulèrent sur ses joues noircies et salies. Et un cri sortit de sa bouche. Ce fut le dernier son qui s'échappa de son âme figée. Cocha ne parla plus ensuite ! Plus jamais !

Il se releva, puis continua sa marche, en accélérant, rapidement, plus rapidement, en courant, en sautant, en filant vite, vite, toujours plus vite, vers la maison de Béni.

Il croisa sur sa route le vieil Aldo, qui semblait perdu, assis à même le sol. Et ce fut la première fois que Cocha voyait ce vieux fou à jeun le matin. Lui qui d'ordinaire commençait sa journée par un litre de vin rouge, pour la terminer dans une folie langagière, couché à même le sol, à parler seul de sa vie de maçon solitaire, de truelle et de ciment, était comme muet, humble devant un tel spectacle. Alors, Cocha s'approcha, et lui tendit la main afin qu'il se relève.

-« Pourquoi me tends-tu la main, jeune garçon ? demanda le vieil Aldo. Ne vois-tu pas que la terre nous a ramenés au sol, et qu'elle nous oblige à retourner dans notre ancienne vie, quand nous rampions comme des vers ? »

Cocha ne comprit pas ce que le vieil homme voulait lui dire. Il ne répondit pas, puisqu'il avait perdu sa voix, et retendit la main.

« Tu me tends ta main, et c'est honorable de ta part. Tu oserais me toucher, et je te trouve courageux de le faire. Mais tu ne l'aurais pas fait hier, quand le sol était calme. Hier, tu m'aurais ignoré, car tu étais propre, fort, et debout sur tes deux jambes. Aujourd'hui, tu découvres que chacun, un jour, peut retourner à même le sol alors qu'hier encore, tu ne me croyais pas lorsque je le criais au monde. Alors, je ne veux pas de ta main, ni de ton aide. Je suis dans la boue, je souhaite y rester. Personne ne devrait oublier que nous ne sommes que des vers qui avons réussi à évoluer. Mais qu'en gagnant des jambes, des bras et un cerveau, nous avons oublié qu'il y avait plus fort que nous ! Continue tes recherches, jeune Cocha, et n'oublie pas ce que je te dis, termina le pauvre homme. »

Alors, Cocha partit, sans se retourner sur le vieux monsieur et sans comprendre pourquoi il avait refusé son aide. Mais il pensa que cela devait bien vouloir dire quelque chose, et qu'il devait probablement en être un peu responsable.

Chapitre 5. La déportation.

Il faut dire que Cocha ne marcha pas longtemps ce matin-là, car il arriva vite devant un grand terrain lunaire, vide, désertique : celui de la maison de Béni. Mais où avait bien pu passer la chaumière de paille et de terre de sa seule amie ? Cette maison qui sentait bon les fleurs de lys asiatique, et le pain cuit dans le four de pierre ? La niche du chien loup qui gardait la propriété n'était plus non plus... ni les maisons voisines d'ailleurs. Plus rien ! Alors, Cocha ne chercha pas à imaginer ce qu'il s'était passé à l'entrée du village, sur cette terre située en front de mer. Les premières maisons du village n'avaient pas su retenir la mer, qui les emporta sur son passage. Il resta longtemps à contempler cette photographie lunaire, et fit demi-tour, non sans avoir serré très fort ses poings contre ses cuisses. Il se redirigea alors vers le cœur du village.

Là, il y entendit des cris, des hurlements, mais aussi des pleurs de bébé. Comme si la vie émergeait de nouveau, mais dans une douleur commune. Des sirènes retentirent aussi, et du vent.

-« *Tchou, Tchou, Tchou, Splach, Splach, Splach* », criaient les pales des hélicoptères. Et du vent, beaucoup de vent !

Les hélicoptères de secours des terres voisines arrivaient. Des médecins, des infirmières, des pompiers, des gendarmes, venaient porter secours aux survivants de Soleya.

-« *Vite, apportez des brancards, et évacuez les blessés vers l'hôpital de Yacamuz*, criaient des voix dans l'ombre de la nuit. »

-« *Ici, j'entends des cris de ces gravats. Déblayons ! Vite ! Non, attendez, les pelles arrivent. Arrêtez, vous allez vous blesser* ». Des voix émergeaient de partout. Des voix étrangères, exotiques, peu familières aux habitants de Soleya. Les secours ne savaient où donner de la tête, ni comment s'organiser.

-« *Mais Nom d'une Pipe. Comment allons-nous nous dépatouiller dans ce chantier ?* Entendit Cocha. »

-« *Mais un chantier, ce n'est pas cela*, pensait Cocha. *Un chantier, c'est construire. Ici, c'est détruit, tout détruit. Et personne ne sait quelle méthode mettre en œuvre pour secourir au plus vite tous les blessés.* »

Cocha, à ce moment, sentit un bras serrer le sien, et un regard se jeter dans ses yeux. Le regard d'une infirmière de la Croix Rouge, qui semblait lui poser des questions qu'il n'entendait pas et ne comprenait pas.

-«Tu m'entends jeune homme ? Ici, j'en ai un qui va bien. Vite, vite, emportez-le à l'hôpital, cria l'infirmière. »

Cocha tenta de dessaisir son bras étreint par la main de la vieille femme, vêtue de blanc. Mais il sentit ses yeux plonger dans les siens, et fixa son regard pendant plusieurs secondes. De grands yeux marron, ridés, sans maquillage.

Cocha se laissa conduire, sans réfléchir, ni même pleurer. Il fut soigné dans un camp dressé en toute hâte, qui recevait et soignait les blessés du sinistre. Le surlendemain du drame, il partit en hélicoptère vers la capitale Fortuna. Il resta deux jours à l'hôpital, au service de soin des enfants, avant d'être déclaré « *orphelin* », et envoyé en terre d'accueil, dans un pays où une famille s'était portée volontaire pour accueillir les enfants sans famille de ce terrible séisme. Cocha était donc orphelin et survivant, et c'était là sa nouvelle identité.

Chapitre 6 : A l'école.

Ainsi, Cocha se retrouva, moins de deux mois après la terrible nuit, en terre calme et sèche. Loin de lui la mer, et la plénitude des bois. Il fut conduit dans une grande ville grise et triste à bord d'un grand avion blanc. Et en ce mois de décembre, il fit sa rentrée au lycée professionnel Jules Ferry, de Marne la Vallée, en France. On peut dire que son intégration dans sa classe fut plus que périlleuse. Imaginez-donc : Cocha, avec des habits endimanchés, sans marque ni casquette, vêtu d'un pantalon de velours offert par sa nouvelle famille d'accueil, et d'un pull de laine, tricoté main. Non, on peut dire que Cocha ne ressemblait pas aux autres. Mais pire encore. Jamais Cocha n'avait porté ce genre de costume si étroit, si chaud, si gênant. Il ne pouvait plus bouger comme il le souhaitait, ni courir, ni lever les bras au ciel. On peut dire que ce pauvre Cocha ne comprenait pas la nécessité de porter ces bouts de tissus qui, de plus, grattaient le cou et les genoux. Mais en ce mois de septembre, avec le vent et la pluie qui tombaient sans cesse, il comprit que son doux et chaud soleil avait refusé de le suivre, et que ce nouveau pays comportait des pièges auxquels il allait devoir s'adapter. Mme Couron, (c'était le nom de la maman de sa famille d'accueil), accompagna Cocha en voiture pour sa rentrée, afin de le rassurer et de remplir les papiers exigés par l'école. Elle lui expliqua qu'il allait devoir être sage, et faire des efforts pour parler et répondre à ses professeurs. Cocha comprenait le français, puisque cette langue était celle de son pays. Mais chez lui, les mots ne se prononçaient pas forcément dans le même ordre, et ne désignaient pas les mêmes choses. Tant pis ! Il s'adapterait, et fournirait les efforts nécessaires pour apprendre. Après tout, il n'avait plus que cela à faire. Cocha se retrouva donc dans la cour de récréation, seul, contemplatif de tous ces grands locaux qui l'entouraient. Lorsque quatre élèves s'approchèrent de lui.

-« *Mais d'où tu viens toi, le schpeng ?* demanda le premier. »

-« *S'y vas ! Il parle pas l'étranger,* rétorqua le second. »

Cocha aurait souhaité leur répondre, mais d'une part, il ne le pouvait pas et d'autre part, il ne se sentait pas vraiment rassuré face au regard agressif de ses nouveaux camarades.

-« Ben v'là. Le nouveau, y se prend pour un fils à papa avec ses habits de vieux. Pis, il nous parle pas, ce kouer. Allez, fous le camp, dégage, ou on te marave, dit le premier élève. »

Cocha tourna alors les talons, et se rapprocha d'un adulte dans cette cour de récréation bruyante et sale, au sol gris, où chacun crachait et piétinait sur des mégots de cigarettes éparpillés comme des verrues sur la peau d'un crapaud. Il ne se sentait pas chez lui, ni attiré par ces jeunes de son âge. Il ressentait sa différence mais surtout, ne comprenait pas pourquoi cet accueil semblait si froid, si peu compréhensif, si violent. Alors, il se rappela cette histoire que lui contait souvent son grand-père. L'histoire d'une guerre entre les habitants de son village, et les éleveurs de brebis du pays voisin, il y a longtemps. A l'époque, les villageois de Soleya cultivaient de jolies fleurs, dans de grandes pâtures, qui servaient à la décoration des chars lors des jours de fêtes. Ils avaient donc bannis du village tous les éleveurs de brebis, de chèvres et de vaches, qui se laissaient tenter par les fleurs odorantes, et dévastaient les pâtures. Contraints à l'exil, les éleveurs ne remirent jamais les pieds au village, jusqu'au jour où les villageois tombèrent malades, faute de pouvoir se nourrir du calcium du lait, et du fer de la viande des bovins. Et quant arriva le jour où les habitants de Soleya allèrent demander la paix avec les éleveurs, telle ne fut pas leur surprise de trouver un peuple sale, à la peau noire et malodorante. Eux, si propres et parfumés. En effet, les éleveurs exilés dans les terres ne possédaient plus l'eau de la mer, ni les fleurs odorantes qui parfument les savons. Et les villageois semblaient si beaux, si propres, sur leur peau squelettique et malade. Mais alors que leurs intérêts étaient communs et stratégiques de s'unir pour que les uns puissent aider les autres, il leur fallut plus de trois longues années avant d'aboutir à un arrangement, qui semblait fragile. Car d'un conflit de terre, ils en étaient arrivés à se détester de leur différence de peau et de leur manière de vivre.

-« Crois-moi Cocha, lui disait son grand-père. Ne laisse jamais un conflit se développer car, lorsque tu souhaiteras trouver des solutions, tu ne te souviendras même plus de son origine première. Et si, dans l'action, tu sauras prendre une décision pour régler à court terme le problème, tu seras aveuglé par ta précipitation. Et aveuglé, tu ne sauras, dans tes considérations, prendre les mesures de toutes les conséquences. »

Cocha tournait cette histoire dans sa tête, quand la cloche du début des cours retentit.

Chapitre 7. La réponse de Cocha.

Cocha prit place dans la salle de classe, debout au fond, adossé au mur, les bras croisés. Tous les élèves le regardaient en riant de façon moqueuse, mais personne ne lui proposa un siège. Le professeur de la classe, monsieur Martin, qui se trouvait être aussi le professeur principal, s'approcha de Cocha.

-« Bonjour. Et bien, tu peux te trouver une place assise, tu seras mieux pour écrire et sortir tes affaires, dit l'enseignant en souriant. »

Son visage semblait détendu, sympathique et avenant. Cocha prit donc une chaise, et s'assit aux premières tables, devant le professeur.

-« Bonjour les élèves. Voilà une semaine que nous sommes rentrés, et nous accueillons encore un nouveau dans la classe. Il va se présenter lui-même. Vas-y, je te laisse te présenter à tes camarades, ordonna le professeur. »

Cocha se leva, gêné, ouvrit à peine la bouche. Il baissa les yeux et se concentra, mais aucun son ni aucune parole ne sortirent de sa bouche. De suite, l'enseignant comprit qu'il y avait un problème.

-« Je vois. Tu t'appelles Cocha. C'est bien ton prénom ? Questionna avec douceur le professeur. Cocha est timide et honoré d'être dans notre formation professionnelle du bâtiment. Alors, tu n'oses pas parler. C'est très bien d'avoir un élève muet dans cette classe, car cela compensera avec la troupe de grandes langues du fond de la classe, provoqua avec humour l'enseignant. »

Cocha comprit de suite la plaisanterie de son professeur, et les sourires un peu moqueurs qu'il formulait à ce moment aux mêmes élèves qui l'avaient rejeté et agressé ce matin-même dans la cour. Décidemment, monsieur Martin, l'enseignant, semblait sympathique et digne de confiance. Et cela plaisait à Cocha.

-« Pour tout te dire jeune homme, nous venons à peine de démarrer cette année. Moi, je suis monsieur Martin, comme il est inscrit sur ton carnet de correspondance. Tu entres donc en classe de CAP cette année, pour une durée de deux ans. Il te faudra obligatoirement une mise à niveau du programme, et du

soutien en français, afin que tu puisses comprendre et assimiler les savoirs théoriques, généraux et technologiques de la formation ».

Cocha ne comprenait pas tout ce que son professeur lui disait, mais il faisait « *oui* » de la tête, afin de montrer qu'il entraînait en bon état d'esprit dans cette école et cette classe. Mais il faut dire, cher lecteur, qu'elle était bien particulière cette classe. Imaginez! Onze élèves seulement, et juste quatre filles. Des garçons jeunes, et certains moins jeunes, avec de la barbe. Quelques-uns avec des anneaux ou des diamants dans les oreilles, dans le nez. Des casquettes sur la tête, alors qu'il n'y avait pas de soleil dehors. Beaucoup disent des mots étrangers à Cocha. Mais vu la réaction de monsieur Martin à chacun de ces mots, Cocha se dit qu'il serait préférable de ne pas les répéter, ou les retenir. Et puis, lorsque Cocha entend ses camarades parler de leur pays à eux-aussi, il se dit que finalement, il n'est pas le seul à être loin de chez lui : Albert le Russe de Russie, Rachid le Marocain du Maroc, Muhamed, le Turc de Turquie, Sopra-Oussama le Rappeur de Rappie ? Etrange, se disait Cocha. Mais pourquoi pas. Quant aux filles, on peut dire qu'elles étaient bien différentes de Béni : trop maquillées, elles portaient des couleurs qui contrastaient avec l'air triste qu'elles affichaient. Cocha pensait qu'il était bien difficile de savoir qui étaient ces élèves, et pourquoi tous étaient réunis dans cette classe, puisqu'aucun n'aimait ni l'école, ni la formation du bâtiment.

-« Wesch toi. Qu'est-ce t'as à nous mater comme ça ? Tu la veux, ma photo ? Vociférait un élève. »

-« Ouais ben, il va souffrir le nouveau. Mais t'inquiète, il va comprendre c'est quoi la misère d'être au LEP, se moquait un deuxième. Pis d'abord, il dégage au fond de la classe. Moi, je veux pas sa tête à côté de moi, j'aime pas les gadgios ».

Monsieur Martin se désolait d'entendre de tels propos entre les élèves, et se sentait bien impuissant depuis la rentrée, à tenter de créer une cohésion et une bonne entente entre eux. Mais il s'obstinait, et ne perdait jamais espoir.

Cocha examina longtemps le regard empli de bonté et d'impuissance de son professeur, en contraste avec celui rempli de colère de ses camarades de classe. Il se posa alors une question.

-« *Serait-il possible de faire cohabiter autant de personnes différentes au sein d'un même espace ?* ». Cocha, qui ne pouvait s'exprimer, ni poser de questions, décida de prendre un papier, un crayon et une règle. Il dessina sur sa feuille un rectangle, auquel il ajouta des gros traits, et des traits fins. Il fit plusieurs courbes sur le rectangle, et dessina des symboles inconnus.

-« *Que fais-tu toi ?* », demanda un camarade.

-« *Ben tu vois bien, il dessine un plan de maison.* », répondit un camarade curieux du dessin.

Cocha posa sa main sur les portes dessinées, et effaça le trait qui supposait la porte fermée. Il ouvrit ainsi les portes.

-« *J'ai compris, dit Muhamed. Hey, hey, il nous propose de créer des espaces pour chacun, si nous ne pouvons pas nous entendre. Mais il nous propose aussi d'ouvrir les portes, si nous souhaitons apprendre à nous connaître. L'espace est modifiable, et nous pouvons créer des murs, tu vois, comme des frontières, ou au contraire, permettre une ouverture. Cocha veut nous dire que c'est à nous de choisir.* »

Cocha regarda son camarade, puis son professeur, esquissa un sourire, et fit « *oui* » de la tête. Cette idée n'était pas la sienne, mais il venait de penser à Béni, et fut convaincu qu'elle aurait agi de la sorte.

Le professeur de la classe salua la jolie démonstration de Cocha, et invita tous les élèves à tracer le plan, et à y ajouter des portes ou à les retirer. L'année scolaire pouvait commencer, et Cocha démarrer sa formation.

Chapitre 8. Le métier

Cocha aimait déjà son nouveau futur métier. Lui qui n'aimait ni les mathématiques, ni les langues, ni les sciences, ni être enfermé dans une classe, le voilà à manipuler des outils et des matériaux lourds, puissants, qui, une fois assemblés, protègent et isolent les gens du froid et de la pluie. Il découvrait une formation riche, divertissante, qui le mettait constamment en activité, et lui permettait de ne penser à rien de ses malheurs. Cocha se disait que longtemps, il pourrait faire ce métier, et reproduire exactement ce qu'on lui apprenait. Cependant, il pensait aussi que souvent, il avait besoin des idées, de la réflexion, et de l'aide de Béni pour résoudre certains problèmes techniques, pour calculer des mètres, ou déterminer des besoins en matériaux, ou calculer des poids et des forces afin que les murs ne s'écroulent pas. Non, cela ne serait pas si simple, mais quel esprit Cocha allait-il devoir acquérir pour mener à bien sa formation ? Un esprit scientifique, sensible et intuitif, ou purement technique ? Les réponses arriveraient au moment voulu et de toute façon, il avait aussi perdu toute curiosité ou impatience ou peur de son avenir.

Et pourtant, chaque nouveau chantier était découverte, aventure, matière à réflexion. Mais Cocha ne s'en rendait à peine compte. Souvent, il était confronté à de nouveaux cas, de nouveaux problèmes, qu'il n'avait auparavant jamais rencontrés. Et chaque nouveau problème le contraignait à user de son cerveau, de sa réflexion, pour trouver des solutions qui épataient son professeur. Cocha aimait certains chantiers, mais pas tous. Il avait particulièrement apprécié cette maison, vieille, usée, qui sentait la lavande et la naphthaline, au vieux papier peint fleuri, qui reflétait un temps où des jeunes gens amoureux s'étaient plus à décorer des pièces, qui accueillirent probablement un grand amour. Les pierres avaient une âme. Il en était convaincu. Et les maisons qu'il rénoverait offraient aux rêves de Cocha un éventail de possibilités.

Dans ces moments, il pensait, en silence, à Béni. Il intervenait sur ce chantier pour changer tous les papiers peints, et poser une isolation sur les murs froids et biscornus. A ce même moment où il installait son poste de travail, Cocha remarqua une tâche noire, en bas du mur, à l'odeur bien désagréable. Il posa sa main sur la tâche, et vit sa paume recouverte d'une poudre noire, humide, tenace. Il leva la main afin de provoquer

l'attention de son professeur, et obtenir avec espoir une explication.

-« *Que se passe-t-il Cocha ?* demanda monsieur Martin. »

Cocha haussa les sourcils, et présenta sa main poudrée de particules blanches.

-« *Ha, je vois, dit l'enseignant. Venez tous autour de moi, afin que je vous explique ce phénomène naturel découvert par Cocha* ».

L'explication technique et précise de monsieur Martin paraissait simple et sans grand mystère. Et pourtant, dans la tête du jeune orphelin, elle allait prendre un sens très important.

-« *Voyez-vous, dit l'enseignant, ce que vous voyez est du salpêtre ! Il s'agit d'un champignon qui se forme sur les murs humides, et attaque les plâtres en se développant rapidement.* »

-« *Oui mais pourquoi c'est humide M'sieur ? Y'a eu d'eau où ? On voit pas de fuite ici, c'est une chambre,* répondit un élève. »

-« *Et bien, il y aurait pu y avoir une fuite dans une autre pièce, ou depuis un tuyau d'eau qui passerait dans le mur. Mais dans notre cas, il s'agit d'un phénomène de capillarité,* dévoila M. Martin. »

La capillarité ? Voilà un nouveau mot dont Cocha n'avait jamais entendu parler. Alors, l'enseignant leur promit de leur faire l'expérience une fois au lycée, dans le laboratoire.

L'expérience était simple à mettre en œuvre, mais complexe à comprendre. L'enseignant prit une éprouvette qu'il posa sur un socle, et la remplit d'eau, ajoutée de quelques gouttes d'encre de stylo. Il déposa ensuite un œillet blanc, cette fleur si odorante, qui rappelait son pays à Cocha. Tous attendirent une semaine, avant de revenir dans le laboratoire de monsieur Martin. Et quand, ce lundi, l'expérience avait tenu ses promesses, c'est émerveillés que les élèves constatèrent que la fleur blanche était devenue bleue.

-« *La fleur, elle a déteint ?* demanda un élève. »

-« *Non, elle a bu l'encre, et a pourri toute bleue,* rétorqua un second. »

-« Non, elle est tâchée, c'est tout. Ben ouais, vous voyez bien, l'encre a sauté sur ses feuilles, expliqua un troisième. »

Mais la réponse n'était pas là. La réponse, Cocha la devinait, tant il avait observé les grands saules pleurer les soirs d'été, gouttelant des perles d'eau dans sa bouche ouverte, gouttelettes d'eau qui tombaient de ses feuilles. Il leva la main, pour tenter de fournir son explication. Mais ne pouvant s'exprimer, il dessina un schéma sur une feuille. Le schéma représentait un arbre, qui buvait l'eau du sol par ses racines, et la faisait ressortir par ses feuilles. Mais il décida de colorier les gouttelettes d'eau en bleu, comme l'encre de l'expérience.

-« Cocha, il nous dit que la fleur, elle a aspiré l'eau et l'encre, et comme elle boit jamais l'encre, elle a pleuré des larmes bleues, expliqua une jeune camarade de Cocha. »

Monsieur Martin sourit, et fournit la réponse scientifique du phénomène de capillarité. Mais Cocha n'écoutait plus, à ce moment, monsieur Martin. Il se surprit à rêvasser, et se sentit comme cette fleur. Il pensa à son chagrin, et se dit que ses larmes soudaines, lorsqu'il pensait à son ancienne vie étaient probablement dues à la pression de ses souvenirs. Et que cette pression laissait sortir du liquide de ses yeux. Le sel de ses larmes, c'était le sel de sa mer, qu'il avait bu lors de ses grandes baignades. Et il retrouva, à ce moment, le souvenir de son pays et de son village.

Chapitre 9. La certification des élèves.

Cocha en convenait : la finalité de sa formation en lycée professionnel était bel et bien d'obtenir son diplôme, afin de pouvoir travailler. Il ne s'avait pas bien ce qu'il ferait de sa vie une fois diplômé, mais il avait l'intuition que son destin passait par l'obtention de ce diplôme. Ensuite, il verrait bien. Le début des épreuves d'examen fut fixé au mois de mai. Les élèves ne semblaient pas particulièrement angoissés de cette perspective, et ne démarraient aucune révision. Seul Cocha ouvrait, le soir, ses livres. Ainsi le lui avait appris Béni, ainsi il le faisait. Et puis, de toutes façons, qu'avait-il de plus intéressant à faire le soir, dans sa famille d'accueil ?

Les journées au lycée étaient rythmées par l'intensification des apprentissages. Les enseignants insistaient sur le programme de l'année, et ordonnaient des séances de révision collective. Mais on peut dire que rien ne se passait vraiment dans le calme et l'investissement. Le chahut s'installait, la pression montait, l'ambiance était coléreuse. Il devenait impossible de réviser sérieusement, et Cocha ne comprenait pas ce qu'il se passait dans la tête de ses camarades. Et un jour, alors que monsieur Martin expliquait de nouveau le calcul des surfaces et des besoins en matériaux, un bruit se fit entendre au fond de la classe. « *BAOUM* ».

Les élèves assis au premier rang sursautèrent, monsieur Martin bondit du tableau, et se retourna violemment. Des ricanements émergèrent, et tous les regards se dirigèrent vers Cocha.

-« *Ben v'là le muet qui fait péter un pétard*, dit un élève au regard accusateur et cynique. »

-« *Et oui*, répondit un autre, *il cache bien son jeu celui-là. Il fout le bordel avant les révisions.* »

Monsieur Martin ne pouvait croire que cet acte pouvait venir de Cocha. Mais dans la peur et la colère, il demanda à celui-ci de le suivre dans le bureau du proviseur. Cocha ressentit une grande incompréhension et une grande colère. Mais il obéit, puisqu'il faisait confiance à la justice de l'école. Mais on peut dire qu'il fut bien déçu. Presque tous les élèves témoignèrent de sa culpabilité. Seuls deux de ses camarades ne se prononcèrent pas. Mais ils ne prirent pas sa défense non plus. La sanction fut

donc sans appel. Et Cocha fut renvoyé deux jours de l'école. Imaginez, cher lecteur, l'ampleur de l'injustice !

Il revint à l'école le troisième jour, mais sans conviction. Il reprit sa place dans la classe de monsieur Martin, mais refusa tout dialogue avec ce dernier. Pourtant, monsieur Martin savait que Cocha était innocent. Et comme il regrettait de ne pas avoir réfléchi avant de le conduire chez monsieur le proviseur. Mais voilà, ne pouvant revenir en arrière, il fallait assumer et continuer. Et alors même que le cours allait commencer, un élève ricana à voix haute.

-«Ha ben il est revenu le péteur de pétard. Ma parole, il s'est cru dans son pays à tout faire péter. Il sait pas qu'ici, on est civilisé. On fait pas ça nous, on est sage. »

Cocha sentit alors, pour la première fois depuis la terrible nuit de Soleya, un frisson l'envahir. Ses joues devinrent rouges, ses yeux graves et brillants, ses muscles se contractèrent. A ce moment, ce n'est plus sa tête qui commanda ses actes, mais une autre chose, bien difficile à définir. Tout ce qu'il ressentit, ce fut besoin de se lever de sa chaise, d'attraper son camarade par l'épaule, et de le secouer comme on secoue les dattiers de son pays, afin de faire tomber les fruits mûrs. Et c'est ce que fit Cocha.

-« Arrête Cocha, intervint l'enseignant. Je sais ce que tu ressens, mais arrête ! Car là, tu vas être en faute, et je ne pourrai te soutenir. »

Alors, Cocha se retourna, et reprit conscience de ce qu'il faisait. Une élève se leva de sa chaise. Elle, n'avait pas dénoncé Cocha pour le pétard, car elle savait son innocence. Mais sa pudeur, ou sa prudence, ne lui avait pas permis d'intervenir. Mais aujourd'hui, elle se sentait le devoir de parler. Et elle s'adressa aux élèves de sa classe :

-«Vous avez accusé Cocha, dit-elle, d'un acte qu'il n'a pas commis. Et cela, parce que vous ne souhaitez pas réviser, et parce qu'il est facile de s'en prendre à quelqu'un qui ne parle pas, et qui ne peut pas se défendre. Cocha est innocent, et il faut dire la vérité. »

-« Mais la vérité, répondit un camarade, c'est que Cocha a été puni, donc qu'il est bien coupable. Parce que sinon, il n'aurait

pas été renvoyé de l'école. La vérité, c'est ce qui s'est passé. Alors, c'est ma vérité. Et c'est la vraie et la seule. »

Il existait alors des vérités. Des vérités partout, que chacun pouvait défendre. Oui, Cocha avait bien été puni, et c'était là une vérité, mais oui, il était innocent, et c'était là une vérité aussi. Monsieur Martin se sentit bien impuissant. Mais il affirma, avec courage, qu'il croyait en l'innocence de Cocha. Et qu'il s'excusait de ne pas l'avoir écouté avant, et d'avoir agi avec précipitation. Cocha s'assit, ouvrit ses cahiers, et se remis au travail. Il passa ses contrôles en cours de formation avec succès, et obtint son diplôme avec beaucoup de fierté. Malheureusement, le camarade qui avait jeté le pétard et avait accusé Cocha ne réussit pas ses examens. Alors, Cocha se dit qu'il devait être bien malheureux, et qu'il lui faudrait alors bien du temps avant qu'il ne trouve, lui, sa propre vérité.

Chapitre 10. L'entrée dans la vie professionnelle.

Cocha était, aux yeux de son professeur, prêt à entrer dans le monde du travail. Et du fait que sa famille d'accueil ne pouvait plus subvenir à ses besoins, puisque Cocha allait avoir dix-huit ans, il n'avait d'autre choix que de trouver un travail pour subvenir à ses besoins. Et puis, il allait aussi devoir trouver un appartement où dormir, et s'assumer seul. Donc, son diplôme en poche, il décida de contacter le patron de l'entreprise qui l'avait accueilli durant ses stages, monsieur Gilon. Il faut dire que celui-ci fut un maître d'apprentissage exigeant, mais aussi d'une douceur remarquable, lorsque Cocha avait si peur de monter sur l'échafaudage. Jamais il ne s'était moqué de lui, ou ne l'avait obligé ou contraint à effectuer une tâche qu'il ne se sentait pas capable de faire. Il trouvait toujours une solution de remplacement, et toujours, il rassurait Cocha en lui disant que doucement, ça viendrait. Qu'un jour, il y arriverait. Qu'un jour, lui aussi, serait un patron dans la grande famille du bâtiment. Et Cocha aimait ce discours bienveillant. Mais ce qu'il aimait aussi chez monsieur Gilon, c'était sa droiture et son honnêteté. Il ressemblait aux hommes du village de Cocha, et aurait pu y vivre comme un des leurs. Cocha lui posa donc la question, à savoir s'il avait du travail pour lui. Et monsieur Gilon, satisfait des compétences de Cocha, l'embaucha dans le secteur de la construction des pavillons de la ville de Châtelet. Cocha travaillait du matin au soir. Exclusivement avec monsieur Gilon, tous deux montaient des briques, des parpaings, maçonnaient, assemblaient. Mais aussi ils rebouchaient, enduisaient, ratissaient, ponçaient les murs de plâtre des nouvelles maisons, et posaient aussi de jolis papiers-peints à fleur, de ceux qui rendent les gens si joyeux durant les hivers si froids. Tout se passait pour le mieux. L'entreprise prospérait. Cocha était devenu un bâtisseur, sa vie semblait réussie, et jamais il ne laissait entrevoir le terrible secret du traumatisme qu'il avait subi moins de trois ans avant. Jusqu'à ce jour de décembre.

Car voilà, monsieur Gilon toussait beaucoup sur les chantiers. Une vilaine toux, une bronchite, ou un tic nerveux, pensait Cocha. Mais il n'en était rien. Et un jour, monsieur Gilon ne put se lever du lit, tant la fatigue de la toux le tétanisait. Les docteurs du pays n'y comprenaient rien. Alors, il fut décidé que

Monsieur Gilon serait conduit à l'hôpital le plus proche, pour une radio des poumons, et une série de piqûres qui calmeraient sa toux. La radio livra bientôt la plus triste photographie qui soit. Une photographie noire, toute noire, avec juste une tache de blanc. Alors (comme dirent les médecins), que la photo devrait montrer beaucoup de blanc, et sans tache noire. Cette photographie, Cocha l'a vue, car il avait accompagné l'épouse du brave patron écouter les dires des docteurs de l'hôpital. La photo noire, se rangea dans un coin de sa tête, à côté du vent, des palmiers au sol, de la boue, et des cadavres sans tête de son pays.

-« *Mon mari va-t-il guérir ?* demanda l'épouse effrayée. »

-« *La gravité de sa maladie nous laisse craindre le pire,* répondirent les médecins sérieux. »

-« *Mais alors, il se meurt, il est presque mort. Et bientôt, je ne le verrai plus,* se lamentait la dame. »

Cocha écoutait silencieusement les paroles de l'épouse triste. Et soudain, il réfléchit et se dit que lui n'avait pas été préparé à la mort de ses parents, de sa famille et de ses amis. Et que peut-être, cela aurait été plus simple si quelqu'un l'avait averti des changements que ces drames provoqueraient dans sa vie. Mais savoir avant que l'autre va mourir, ce n'est pas si simple.

-« *Madame, dit le médecin. Je ne sais pas si je peux vous venir en aide. Mais je peux vous donner un conseil. Ne considérez pas votre mari comme bientôt mort. Car ni vous, ni moi, ne savons quand cela arrivera. Mais voyez-le comme encore vivant. Changez votre regard de direction et ne regardez pas vers un avenir dont vous ne décidez pas tout. Tout n'est pas bientôt là, mais est encore ici.* »

Et ces paroles firent réfléchir Cocha. Et il en conclut que quelquefois, il est impossible de maîtriser l'avenir. Et que s'il ne faut pas perdre de vue ses projets et ses objectifs, il importait plus de vivre le moment présent. Et cette réflexion lui permit de visiter, tous les jours, son vieux patron malade, sans peur de la mort. Car ce qui lui importait, c'était de le voir aujourd'hui. Et, tout en accompagnant son maître et ancien patron, Cocha reprit l'entreprise de génie civil, gros œuvre, construction et finition, en s'associant avec le fils de monsieur Gilon.

Chapitre 11. La vie de l'entreprise.

Il faut dire que ce n'était pas simple pour Cocha de se prétendre patron d'une entreprise. En effet, souvenez-vous que Cocha, depuis son terrible accident, ne parlait plus. Et que les personnes qui l'aimaient et l'avaient soutenu depuis, étaient parties. De plus, on peut dire aujourd'hui que le fils de monsieur Gilon ne ressemblait pas à son père. Mais alors pas du tout.

Cocha était reconnu pour ses compétences dans le bâtiment. Il construisait des maisons solides et réfléchissait longuement aux solutions à mettre en œuvre pour que son travail soit parfait et costaud. Il travaillait vite, bien, sans jamais se plaindre ou perdre de temps ! Mais il ne communiquait pas.

Alors, le fils de monsieur Gilon, Ambroise, le faisait à sa place. C'est lui qui effectuait les devis, acceptait, refusait des clients, expliquait, négociait, et laissait Cocha effectuer le travail manuel. Et cette alliance, étrangement, fonctionnait plutôt bien. L'entreprise prospérait, le carnet de commande ne désemplassait pas. Des maisons à construire, des chantiers à rénover, des toitures, des cheminées. Tous les travaux y passaient. Cocha travaillait dur, avec seulement un apprenti, ou un stagiaire. Souvent, Ambroise venait discuter avec lui. Mais seulement pour lui donner des ordres, ou vérifier que le travail avançait bien. Il faut dire qu'Ambroise n'aimait pas salir ses belles chaussures vernies dans la boue des chantiers, ni abîmer les pneus de la jolie voiture de sport qu'il venait de s'offrir. Car l'entreprise n'achetait plus de malaxeur, ou d'échafaudage, et n'investissait plus dans de nouveaux matériels, qui seraient pourtant si utiles. Non. L'entreprise (selon la rumeur des fournisseurs) coulait. Mais Cocha ne parlait pas et ne pensait pas. Il ne put donc rien voir arriver. Et un jour, Cocha arriva sur un des chantiers, prêt à y retrouver Ambroise. Mais celui-ci ne se présenta pas. Alors, Cocha ne put démarrer le chantier, puisqu'il ne disposait ni des clés, ni des codes de la porte de la maison des clients. Il attendit deux bonnes heures, avant de voir arriver Ambroise. Il était en colère, car il savait qu'il ne pourrait finir ce chantier ce soir et donc, perdrait de l'argent, et du sérieux.

-« Mais pourquoi as-tu ce regard noir Cocha ? demanda Ambroise. Excuse-moi mais j'ai eu un empêchement de

dernière minute. Enfin, tu sais, la jolie caissière du magasin de peinture. »

Cocha ne put se retenir d'exprimer une colère très forte dans son regard. Il tourna les talons, et fit mine de partir.

-« Ecoute, excuse-moi encore. Mais oui, en ce moment, je n'ai plus envie de travailler. Et oui, je crois que je vais arrêter le boulot. J'en ai marre, je veux faire autre chose, expliqua le jeune Ambroise. »

Cocha prit un marteau dans la main, pour rappeler au fils qu'ils devaient terminer de construire ce fichu mur de briques.

-« Ecoute encore Cocha. Nous avons bien travaillé ces dernières années ensemble, et nous avons gagné beaucoup d'argent. Mais vois-tu, je ne dois rien à mon père, et je ne te dois rien non plus. Tu feras ce que tu voudras de l'entreprise mais moi, j'arrête. Et oui, je t'abandonne, mais bon, m'en veux pas trop. C'était cool de bosser ensemble, mais ça doit s'arrêter. »

Cocha sentit comme un grand sentiment d'abandon l'envahir. Effectivement, il avait beaucoup travaillé et effectivement, il avait gagné beaucoup d'argent. Mais que valait cet argent s'il ne tenait pas la promesse faite à son ancien patron ? Et qu'allait dire la femme de ce dernier ? Beaucoup de questions travaillaient Cocha, qui semblait trahir celui envers qui il s'était engagé. Et que dire de l'amitié qu'il portait au fils ? Et que dire de la reconnaissance que ce fils portait envers son père ?

Mais Cocha pensait que le fils monsieur Gilon pouvait changer. Il se souvenait de cet arbre de son pays. Un arbre jeune, très jeune, qui ne donnait pas de fruits. Les habitants de Soleya se réunissaient à chaque printemps autour de lui, de cet orme, pour voir quels fruits juteux il offrirait aux villageois. Tous attendaient de belles poires, dorées, sucrées, appétissantes. Et tous les habitants attendirent, des années et des années. Tous attendirent, mais jamais l'orme ne donna de poires. Voilà ce que se dit Cocha. Il ne faut pas attendre de l'orme ce qu'il ne donnera pas, ni du fils ce qu'il ne fera pas. Alors, finalement, personne ne fut surpris, ni déçu de la fermeture de l'entreprise. Personne ne posa de questions, et chacun partit de son côté, en se saluant et se souhaitant bonne chance. Et Cocha prit la route pour Soleya.

Chapitre 12. Comment Cocha est retourné au pays.

Cocha était désormais très fier et impatient de retrouver son pays. Il avait certes peur de revoir sa terre, et appréhendait de ne pas reconnaître ni les paysages, ni les siens. Cependant, il détenait le secret de son grand projet : rebâtir son pays.

Lorsqu'il arriva par bateau sur le port de Soleya, il ne reconnut effectivement rien du paysage. Certes, il n'y avait plus ni détritrus, ni immondices sur le sol. Mais il n'y avait plus rien du tout. Aucune des cabanes du bord de mer n'avaient été reconstruites. Il fallait entrer dans les terres, à environ deux kilomètres du port, pour trouver une trentaine de maisonnettes reconsolidées de bric et de broc par des bénévoles et des volontaires. Mais depuis un an, plus personne ne bâtissait. Par lassitude ou fatigue peut être.

Il pensa à son projet de reconstruire des habitations, afin de faire revenir de nouveaux habitants sur Soleya. Mais il pensait aussi beaucoup à Béni, et aux jolis souvenirs des jours passés avec elle.

Il croisa un visage familier à ce moment-là : il reconnut aussitôt monsieur Boulu, l'ancien maire du village. Comme il avait changé, et vieilli aussi. Il s'empressa de lui serrer la main, et lui adressa un léger sourire de joie, mêlé à de la tristesse. Monsieur Boulu lui dit :

-« Mais je te reconnais. Tu es Cocha. Oui, tu es revenu. Comme tu as changé. Mais tu es devenu un homme maintenant. Tu es grand et fort, comme ton père, s'exclama le puissant homme, avant que des larmes de joie et de tristesse n'envahissent ses yeux. »

Cocha sourit, mais ne répondit pas.

-« Mais pourquoi es-tu revenu ici ? demanda le maire. Il n'y a plus rien pour toi. Ni travail, ni maison. La terre n'est plus cultivée, les bateaux ne nous livrent plus de sucre ni de café, et puis, Béni.... »

Le visage de Cocha marqua un arrêt de stupeur. Mais pourquoi lui parlait-il de son amie qui partit dans le lit de la mer cette nuit-là ?

-« La petite Béni est loin, bien loin. Chez sa tante, à l'autre bout du monde. Elle a été retrouvée, deux jours après le drame. Enfouie sous les décombres, mais vivante. Une fois soignée, elle a été envoyée dans sa famille. Au pays de la tour de fer, expliqua le magistrat. »

Cocha cru qu'il allait défaillir face à cette nouvelle, tant son cœur battait fort. Elle était vivante, et cette seule certitude lui donnait tout l'espoir du monde : celui de la revoir un jour.

-« Je te souhaite de la retrouver un jour Cocha, mais n'y crois pas trop quand même, conseilla le sage homme. »

-« Tu sais, l'espoir nous permet certes de vivre dans l'attente des jours meilleurs. Mais l'espoir n'est pas ton ami. Car l'attente t'empêche de vivre ce que tu dois vivre aujourd'hui. Je ne sais pas ce que tu es revenu faire ici, mais tu ne pourras rien reconstruire sur ces ruines, qui sont les tiennes. Il te faudrait tout raser, et remonter à neuf. »

Les paroles de l'homme transpercèrent Cocha, qui se dit qu'il était vrai qu'on ne reconstruisait rien sur des décombres du passé. Cela, c'était son professeur qui le lui avait enseigné, lors d'une intervention sur une maison dont les nombreuses fissures ridaient la façade, comme des rictus sur des visages qui semblaient dire : *« Je vais m'écrouler. Tu n'as pas pris soin de moi alors que je te protégeais, je vieillis et meurs. »*

Cocha vit, à l'époque, des maçons réparer ces fissures tant et tant de fois qu'à chacune, elles réapparaissaient plus larges et plus profondes, et plus longues. Alors, il comprit le jour où la maison s'écroula que ce que l'on voit peut être corrigé, mais qu'il est plus difficile de corriger ce qu'il y a à l'intérieur.

-« Tout est masque », se disait souvent Cocha. Et ce jour, il sut que pour reconstruire son village, il détruirait pierre par pierre les murs demi-écroulés, et une fois les terrains nus, qu'il reconstruirait chaque demeure une à une.

Ainsi il l'avait décidé, ainsi il l'entreprit !

Chapitre 13. Comment Cocha a rebondi dans sa vie.

Les mois passaient paisiblement. Cocha s'affairait à reconstruire son pays. Il fut aidé par des entreprises mandatées par diverses organisations humanitaires. Ainsi, des maçons, des peintres, des charpentiers, mais aussi des entreprises de voirie, vinrent s'affairer à remettre tout le village en état. Cocha veillait à ce que ces travaux s'effectuent dans les règles de l'art, et courait sur tous les chantiers à la fois.

Au même moment où il se rendait proche du cœur de la ville, afin d'acheminer des sacs de ciment vers la future épicerie du village, il rencontra la vieille Mona, celle que l'on nommait la guérisseuse des âmes et des corps. Elle arrêta Cocha et lui dit :

« Tu dois être content ! Ce village va revivre. Mais vois-tu ce que tu as fait ! Tu as fait venir des machines à essence qui fabriquent du ciment, et polluent mon air. Tu as fait déverser du plâtre dans une décharge, qui saccage mon beau paysage. Tu as apporté certes de l'espoir, de l'avenir, mais tu n'as pas respecté ce que tes ancêtres t'ont appris : le respect de la nature. A cause de toi, et de ta volonté d'apporter la technique à Soleya, mes plantes médicinales ne poussent plus, et je ne pourrai plus préparer mes potions. Certes, tu fais revenir la vie, mais tu vas en faire disparaître aussi.»

Alors, les larmes vinrent aux yeux de Cocha. En effet, jamais il n'avait pensé que ces nouvelles techniques de construction possédaient un impact sur la nature et l'environnement. Jamais il ne se serait douté que les promesses de la science des matériaux, du béton précontraint, de la maîtrise des forces et des portées dans la construction, pouvaient engendrer un impact négatif. Après tout, la science sert le progrès. Le progrès, c'est maîtriser la nature. Maîtriser la nature, c'est devenir puissant.

Mais être puissant, est-ce bon pour l'homme ?

Alors, Cocha fit s'arrêter ses chantiers, s'assit sur une roche, et réfléchit, sa tête entre ses mains.

Oui, les nouvelles maisons résisteraient à la terre qui tremble. Oui, elles ne tomberaient pas si le vent soufflait trop fort. Mais

après tout, en était-il certain ? Résisteraient-elles à une éventuelle nouvelle grosse vague d'eau ?

Les travaux s'achevèrent. Quarante-huit petites maisons de parpaings furent reconstruites, à l'intérieur des terres. Une épicerie, une école, un bureau de poste et téléphone émergèrent. Et deux fermes, pour les cultures et l'élevage. Les fleurs odorantes poussèrent dans tous les champs non cultivés, le lait et la viande nourrissaient alors la population en abondance. Mais Cocha oublia volontairement de faire venir des grands centres commerciaux, des banquiers, des centrales nucléaires, ou des usines à Soleyá. Son village ne chercherait pas à croître ni à se développer économiquement. Parce que Cocha avait compris, dans son école française, qu'un pays qui possède toutes les technologies ne savaient pas réduire l'exclusion ni la violence des gens. Et que même, elles créaient, comme les déchets du bâtiment, une pollution des cœurs et des âmes. Et la vieille femme médecin lui dit merci.

Chapitre 14. Comment cocha retrouva sa voix.

Un beau matin, Cocha se réveilla à l'aube. Il avait décidé, ce matin-là, de partir de bonne heure cultiver ses terres, avant que le soleil de midi ne lui brûle sa peau. Il avait fabriqué un hangar pour stocker son blé, et ne souhaitait pas voir perdre sa récolte cette année. Il prit donc son sac, son cheval, et partit pour ses terres.

A mi-chemin, il croisa la route d'une petite fille, à la peau noire, et aux cheveux crépus. Elle devait être âgée d'environ trois ans, et Cocha se dit qu'il ne la connaissait pas. Il la fixa longtemps, et l'enfant, assise au bord de la route jouant avec du sable, le regarda aussi. Une vieille dame s'approcha avec une charrette malodorante, remplie de sacs poubelles et des valises perdues. Elle appela d'une voix aigüe et criarde la petite fille.

-« *Gudule, viens ici* »

-« *Quel drôle de nom* », se dit Cocha. Il ne faut pas beaucoup aimer cette petite fille pour lui donner un nom pareil.

-« *Ramène-toi, bougre de bonne à rien. Et file te laver à la rivière* », ordonna la vieille femme.

Gudule et la vieille femme semblaient ne pas avoir beaucoup d'argent. Elles sentaient mauvais, et ne devaient pas être du pays, tant leur peau était noire et leur cheveux crépus. Cocha sortit à ce moment un morceau de sucre de sa poche, qu'il comptait sucer sur sa route. La petite fille regarda son morceau de sucre, d'un air suppliant. Mais Cocha se dit qu'il ne connaissait pas ces gens, et que peut être, ils étaient des voleurs. Il préféra passer sa route, et continuer son noble chemin.

Alors, il rencontra le vieux Jolin, le charpentier du village, devenu infirme suite à un terrible accident. Il marchait, depuis sa chute d'un toit, à l'aide d'une chaise à roulettes. Il arrêta Cocha, et lui demanda dans ces termes :

-« *Et bien, bonjour jeune Cocha. Je vois que tu n'as pas changé, et que tu as fait de jolies constructions pour ce village. Tu as, en quelque sorte, trouvé le courage de construire une ville, qui sera ta ville, en rasant tout ce qu'il restait de la catastrophe. Tu as fait table rase, table nette en ôtant tout ce*

qu'il restait du sinistre...mais qu'as-tu fais des habitants qui ont vécu ce drame, et n'ont pas quitté ce village ? »

Cocha regarda le vieillard, abasourdi. Il ne comprenait pas ce qu'il voulait lui dire.

-« Tu as l'air surpris Cocha, mais tu as très bien compris ce que je voulais dire. Il a été facile de détruire et de reconstruire un village, de nettoyer des gravats, de jeter les restes d'une catastrophe aux ordures. Mais comment comptes-tu t'y prendre pour reconstruire l'âme des gens meurtris ? De ceux qui ont tout perdu ? »

Cocha haussa les épaules. Oui, il n'avait pas pensé à cela mais après tout, il ne pouvait tout faire, et surtout pas tout seul. En cela, il avait raison. Mais effectivement, le regard de cette petite fille l'avait fait réfléchir. Car jamais il n'avait pris le temps de parler, ou de s'intéresser aux siens. Alors, il se dit intérieurement que les gens ne devaient pas être son centre d'intérêt, et que, enfermé dans sa solitude et sa tristesse intérieure, c'était mieux ainsi.

-« Je sais ce que tu penses, jeune Cocha, dit le vieux charpentier. Tu te dis que cela t'importe peu, et que finalement, tu es mieux seul. »

Cocha répondit sans hésiter « oui » de la tête.

-« Mais vois-tu, cette petite fille qui t'a longuement regardé au bord de la route, est ta petite sœur, la petite Solina . Elle a survécu au cataclysme, son berceau perché dans un arbre. Elle fut recueillie gracieusement par la famille de gitans qui s'était installée avant le cataclysme, en retrait du village. Nous les avions rejetés à l'époque. Cela les a tous sauvés. Et ils ont élevé ta petite sœur, pauvrement certes, mais quand même. Vois-tu Cocha, tu as beaucoup appris, et tu as beaucoup retenu. Mais tes connaissances sont techniques, et tu as négligé tout ce que tes émotions auraient pu t'apprendre sur les hommes. Vas-t-en à la rencontre de ta sœur, discute avec les gens, et réfléchis à comment améliorer le système que tu as créé. »

Alors, Cocha eut le cœur qui battit si fort qu'il manqua de se décrocher de sa poitrine. Ses yeux s'ouvrirent si grand, et sa poitrine se gonfla si fortement, que l'on crut un moment qu'il allait exploser. Il ouvrit sa bouche pour expulser ce trop-plein

d'air, comme la pression contenue dans les pulvérisateurs, et sortit un cri, rauque, fort, puissant, qui disait :

-«*Oui*»

Et c'est ainsi que Cocha retrouva la parole. Et que de nouveau, il put rentrer dans le monde, et partager ce monde avec l'autre.

Chapitre 15. Comment Cocha pensait avoir accompli son œuvre, et terminé sa vie.

La suite de l'aventure de Cocha ? Ma foi, vous la devinez bien. Deux années passèrent, au cours desquelles il fut dans l'activité la plus totale, partagé entre la rénovation, l'entretien, et la construction de ses maisons pour tous. Il courait entre la construction de maisons individuelles, collectives, des hôpitaux pour les malades, des écoles spécialisées pour les enfants, des cantines, des hôtels pour recevoir des touristes. Mais aussi des maisons associatives, afin que chacun puisse trouver un groupe dans lequel il puisse parler librement.

Mais surtout, Cocha cultivait toujours ses terres, et donnait des cours de maçonnerie, de voirie, de dessin technique, de mécanique, dans l'institut de formation professionnelle pour enfants et adultes qu'il avait créé. Il y accueillait tous ceux qui souhaitaient apprendre à bâtir, et exercer un travail dans le bâtiment. Au quotidien, ils testaient de nouvelles techniques, de nouveaux procédés, découvraient de nouvelles expérimentations, et testaient les phénomènes naturels afin de comprendre pourquoi les choses étaient ainsi et pas autrement.

Cocha semblait heureux, mais surtout très occupé. Il paraissait avoir surmonté grâce à toutes ses actions, son terrible traumatisme, et semblait mener une vie épanouie et heureuse en compagnie de sa petite sœur dont il avait récupéré la garde.

Il est vrai, qu'avec tout ce qu'il avait vécu, cela paraissait être un miracle de si bien assumer son quotidien. Il se disait souvent que cette faculté de rebond, il la devait à son professeur, qui l'avait si bien pris en charge dès son arrivée en France. Lui qui avait si bien compris qu'il ne s'agissait pas de le plaindre, mais de donner du sens à sa souffrance, et de transformer cette souffrance en énergie positive pour avancer. Lui qui avait donné un cadre qui avait permis à Cocha d'avoir des repères, et de ne pas se perdre dans un monde imaginaire peuplé de morts et de souffrance. Lui qui avait permis à Cocha de continuer à aimer ses parents et ses frères disparus, sans jamais leur en vouloir de l'avoir laissé seul.

Cocha avait réussi à s'en sortir, mais il se sentait seul, car une personne lui manquait terriblement : Béni ! Sa Béni !

Pourtant, le port avait été reconstruit et les bateaux parvenaient jusqu'à l'île. Un aérodrome avait été aménagé à moins de deux kilomètres, ce qui permettait aux avions d'atterrir jusqu'ici. Où qu'elle soit, elle aurait pu revenir. Mais elle, savait-elle que Cocha était vivant ? Non, elle ne le savait pas. D'ailleurs, comment aurait-elle pu le savoir ?

Le lendemain du cataclysme, Béni fut recueillie et conduite directement dans sa famille française, celle qui était partie de l'île depuis plus de dix ans, pour gagner de l'argent. Mais une fois arrivée là-bas, rien ne se déroula comme les médecins de la Croix Rouge lui avait promis dans l'hélicoptère. Elle devait trouver une famille aimante, accueillante, rassurante et généreuse, mais il n'en fut pas ainsi.

-« *Bonjour Béni, avait dit d'une voix ferme une grosse femme rousse, sale et malodorante. Te v'là revenue de ce pays de paysans. Tu vas découvrir la ville, tu vas te plaire ici. Et si tu t'plais pas, ce sera pareil. »*

Béni avait toujours été une bonne élève. Elle, si curieuse, qui aimait tant l'école, ne savait, à ce jour, plus lire, ni écrire ni compter. Elle, si souriante et bavarde, ne parlait plus que pour injurier les oiseaux qui chantaient trop fort sous sa fenêtre aux carreaux noircis par les fumées des gaz d'échappement. Elle qui aimait tant la vie et les choses, n'aimait plus ni les oiseaux, ni le soleil, ni personne.

Souvent, elle parlait seule le soir, la bouche recouverte d'une couleur rouge vive, les yeux noirs charbon. Elle parlait seule, pendant la pause de dix heures, celle de minuit, entre deux services de bar, et deux coups de serpillères étalés à la va-vite dans le bar. Car Béni fut, une fois arrivée en France, exploitée par sa famille, qui fit d'elle leur employée de bar. Alors, elle avait accepté, dans la douleur de son chagrin, de se soumettre à un destin qui lui échappait, et dont elle souhaitait perdre le contrôle.

Un soir, donc, Béni parlait seule, encore et encore. Cachée dans le placard à balais. Cachée pour fumer sa cigarette. Elle se croyait seule, et pourtant, la vieille Magdalena l'écoutait ce soir-là. Et de pitié ou d'énervement, elle s'adressa à Béni en ces mots :

-« *Mais qu'est-ce que tu causes toi, la créole ? »*

Béni se retourna et se tut.

-« *Mais on dirait que tu parles à quelqu'un, mais y'a personne. Tu deviens folle ou quoi ?* »

-« *Vieille femme ! Passe ton chemin, et laisse-moi tranquille. J'ai rien à te dire, alors, dégage,* répondit agressivement Béni. »

La femme recula, et reprit :

-« *Mais dis-moi, quel langage est le tien ? Sais-tu que tes mots ne sont pas ceux d'une jeune fille de ton âge ?* ». Le ton et les mots de la vieille femme venaient de changer brutalement. De vulgaires, ils devinrent soutenus et agréables à écouter.

-« *Voyons jeune fille, je te vois ici tous les soirs. Je sais ce que tu as vécu. Tu es comme moi, loin de ton pays, et exploitée par des commerçants sans scrupule. Mais on lit en toi une certaine culture et une force intelligente. Dis-moi, joues-tu toi aussi un jeu ?* »

Béni sentit un souffle dans son cœur. Enfin, quelqu'un lisait en elle qui elle était vraiment, dans ce pays étranger et inconnu.

-« *Je... je ne sais pas si je joue un jeu, bafouilla d'émotions Béni. Mais me maquiller et paraître méchante me semble être un bon moyen de défense. Déguisée ainsi, je ne suis plus moi, mais deviens ce qu'on attend de moi. Ainsi, je me protège des agressions et des regards, et je me dis que si un jour, je m'en sors, je pourrai dire que je n'ai jamais vécu cela... Non, que ce n'était pas moi, mais l'autre Béni, celle qui était vulgaire et grimée* ».

Tu es intelligente Béni, et tu es comme moi. Nous portons des masques qui nous empêchent de nous révéler telles que nous sommes réellement.

-« *Alors, nous trichons ?* » questionna Béni

-« *Non Béni, nous ne trichons pas. Nous ne mentons pas non plus, et ne trompons personne. Je crois au contraire que nous changeons de peau et de personnage afin de pouvoir garder intact la promesse faite à nous-même. Cette promesse de devenir, et de garder foi en l'avenir. Alors, nous déguisons notre peine et notre déception, afin de nous adapter aux circonstances présentes, sans perdre espoir. Mais il est temps,*

pour toi, de redevenir qui tu es. Tu as bien été sage et à bien répondu à ce que l'on attendait de toi. Aujourd'hui, tu dois partir, afin de comprendre ce qui t'es arrivé. De retrouver la route de tes ancêtres, et démarrer une nouvelle vie. »

Ces mots laissèrent Béni stupéfaite. Jamais personne ne lui avait donné ce conseil jusqu'ici. De fait, puisque Béni était si intelligente, si vive, et remplissait si bien son travail, que la conseiller et l'orienter lui aurait permis de l'aider et de la faire partir. Et personne ne souhaitait que cette docile jeune fille parte.

-« Oui mais toi qui me conseilles, répliqua Béni, pourquoi ne t'appliques-tu pas ces conseils, et ne poursuis-tu pas ta route ? Ton discours est éloquent et intelligent. Toi aussi, tu mériterais de devenir quelqu'un de bien, de te marier et d'être heureuse. »

-« Mais Béni, répondit la dame, moi, j'ai choisi, et je suis heureuse. J'aime jouer un personnage, car depuis le temps, je ne pourrai plus me séparer de lui. Etre la vieille Magdalena, c'est rassurant et agréable. Finalement, cela me plaît bien. »

Elle fit un clin d'œil complice à Béni, et partit, non sans lui rappeler :

-« N'oublie pas... tu as le choix. Alors, vis ce que tu dois vivre, mais choisis ! Et entoure-toi de personnes bienveillantes, qui te comprennent et souhaitent ton bien »

Béni quitta à ce moment sa robe de soie noire trouée, fit tomber son tablier et les fausses perles de ses cheveux, enfila un jean et un pull, et quitta le bar, non sans avoir pris de force dans la caisse le salaire qu'on lui devait, mais qu'on ne lui aurait jamais donné.

Chapitre 16. Le retour de Béni.

Certes, Béni était libre ! Mais retourner dans son pays, y avait-elle jamais pensé durant sa captivité ? Dans le train qui roulait vers l'aéroport, Béni se posait beaucoup de questions. Allait-elle trouver encore une terre propre à l'accueillir ? Allait-elle revoir des visages familiers, des amis peut-être ? Elle qui avait fui si vite son pays, et abandonné tous ses souvenirs.

Elle avait emporté de France une poignée d'euros, qui lui permettrait de régler les dépenses de son voyage, une carte pour retrouver son pays, des gâteaux secs, mais aussi un marteau dérobé à sa tante, une poignée de clous et six planches de bois. Elle tenait simplement, et ce plus que tout, à dresser un petit monument à l'endroit où ses parents seraient enterrés, ou au pire, à l'ancienne place de sa maison.

Une fois dans l'avion, le voyage fut doux. Béni rêvassait à sa vie, et retrouvait des traces de son passé, mais rien de Cocha, ni de sa famille. Tous souvenirs douloureux lui étaient interdits par sa tête, et c'était mieux ainsi. Alors, elle put s'endormir dans l'avion, avant d'arriver au premier village de son pays.

Elle décida de gagner Soleyà à pied, afin d'économiser les quelques sous qui lui restaient. En chemin, elle rencontra un couple de vieillards, qui s'affairait à transporter dans deux brouettes de vieux matériaux de construction. Elle y vit un sac de ciment, deux parpaings, du sable. Les deux vieillards regardèrent Béni, le regard fatigué et las, sans la saluer. Béni regarda en direction de ces visages, afin de tenter de trouver un air de familiarité avec ceux qui la virent grandir. Mais elle ne les reconnut pas. Deux pas plus loin, elle entendit un vacarme, qui la fit se retourner. La femme du couple était tombée au sol, la brouette renversée, et les matériaux cassés. Le mari se lamentait, et tentait de relever sa femme, sans succès. Alors, Béni se retourna, et décida de leur prêter secours.

-« *Merci jeune fille, dit le vieux monsieur. Sans toi, je ne sais si je serais arrivé à relever mon épouse. Il faut dire qu'elle se fatigue ces derniers temps, et que les travaux sont si difficiles.* »

-« *Quels travaux ?* demanda Béni. »

-« *Et bien, ceux de la reconstruction du village voyons. N'es-tu donc pas au courant de ce qui se passe dans Soleya ?* »

-« *Non !* répondit Béni. *Voilà que je reviens chez moi, depuis des années d'absence. Et je retrouve ma terre, mais pas encore mes maisons.*

-« *Nous, expliqua le vieil homme, nous étions partis bien avant la catastrophe. Mais dès que nous avons su qu'un jeune homme s'était mis en tête de reconstruire le village, nous sommes revenus, et aidons à la reconquête de notre terre.*

-« *C'est bien, dit Béni d'une voix qui ne semblait pas réaliser l'importance de ce dont l'instruisait le vieillard. Mais dites-moi, pourquoi transporter des choses si lourdes, alors qu'il vous serait facile de le faire faire par des autres ?* »

-« *Mais là est l'intérêt, jeune fille ! Le faire nous-mêmes. Quel plaisir tirerions-nous de le faire faire par un autre ?* »

-« *Et bien, vous auriez participé aussi. Du moins, vous auriez été présent, et c'est déjà important. Et puis, à votre âge, construire des maisons est compliqué. Je doute fort que vous soyez assez habiles pour manipuler des choses lourdes. Non, vraiment, je n'en vois pas l'intérêt,* répondit Béni. »

-« *Je suis d'accord avec toi, jeune fille. Il est vrai que notre maison n'est pas la plus jolie, ni la plus imposante du village. Elle est en retard sur les autres. Nous n'en sommes pas encore aux finitions. Quant à la peinture, voilà un an que ma femme l'attend. Nous aurions pu nous faire aider, ou faire appel à une des entreprises installées au village. Mais nous avons choisi de faire autrement. A notre rythme, mais nous-mêmes. Oh, bien sur, nous recevons des conseils. Evidemment, nous ne contrarions jamais personne, et acceptons que l'on monte un ou deux agglos sur les dalles de l'étage. Mais le plaisir de faire et de travailler, vois-tu jeune fille. Ce plaisir, on ne peut me le retirer.* »

-« *J'entends vos arguments, vous faites ce que vous voulez. Mais je trouve cela ridicule quand même.* »

-« *Peut-être mais vois-tu, l'important n'est pas de souhaiter aller vite dans la création, mais de réfléchir longtemps, de se laisser emporter par la création, et de laisser parler son cœur. Nous ne construisons pas pour avoir une belle maison, ni pour y fonder un foyer, vu notre âge. Mais nous construisons pour*

parler, pour dire des choses que nul ne saurait entendre, et que, peut être, nous ne saurions exprimer. Nous avons perdu nos enfants, nos petits-enfants. Nous sommes seuls aujourd'hui. Nous nous sentions encore plus seuls loin de ce village détruit. Plus rien ne nous intéressait. Alors, assembler des agglos, et maçonner des pierres nous permet non pas de tuer l'ennui, mais de dire que nous croyons encore en l'avenir. Nous entend qui voudra. »

Béni comprit alors que ce vieux couple ne construisait pas une maison, mais construisait un hommage à leurs proches disparus. Cette création n'était pas destinée à être revendue, à gagner de l'argent, mais était une œuvre symbolique. Elle se dit aussi qu'il lui fallait du temps, mais que sa sensibilité revenait, progressivement, et ne l'effrayait plus. Elle se dit encore qu'alors, bientôt, elle fouillerait dans sa mémoire les visages de ceux qu'elle avait aimés, sans craindre la souffrance. Elle fit alors ce que son cœur lui ordonna. Elle prit son marteau, ses clous, et les planches de son sac, et assembla le tout. Le résultat donna une petite boîte, ouverte sur le devant, qui ressemblait fortement à un nichoir à oiseaux.

-« Tenez, voici pour votre maison, dit Béni. Le monument que je souhaitais fabriquer pour ma famille sera pour plus tard. Aujourd'hui, il importe que vous puissiez faire venir des oiseaux, et les entendre chanter, et que votre maison soit une œuvre, une œuvre d'art. »

Les anciens remercièrent Béni, et partirent à leur tâche. Béni sourit, puis courut vite, très vite, vers son village.

Chapitre 17. Les retrouvailles.

Béni se réveillait progressivement de son endormissement de quatre années, et découvrait de nouvelles sensations en marchant vers son village. Elle avait donc très peur de ne rien reconnaître, ni personne. Et puis, qui allait-elle vraiment retrouver ? Elle allait retrouver des survivants ? Survivants ? Au-dessus de la vie, c'est bien cela que ce mot désignait ? Ils avaient dépassé la mort, le traumatisme, ils avaient connu des moments épouvantables, certes oui ! Mais Béni ne pensait pas que l'on pouvait les nommer les « survivants », car elle ne savait pas comment ils avaient vécu depuis. Et puis, elle se dit qu'elle verrait bien au moment voulu.

Elle fit donc son entrée dans un village qu'elle ne reconnut pas. Des maisons de toutes les couleurs étaient édifiées partout, rangées, propres. Une école gigantesque, une mairie, une pharmacie, des épiceries, un magasin de chaussures. Mais tout était si neuf, si beau, si luxueux pour eux qui ne possédaient rien, avant, dans ce village. De gros engins jaunes sillonnaient la ville, et terminaient l'aménagement des routes. Des caniveaux, un service de tout à l'égout, l'eau courante, et même des lignes électriques. Ici et là, des hommes en costume, casque de chantier sur la tête qui discutent. Et même un rond-point ! Mais qu'était-il advenu de son village ?

Alors, elle s'arrêta et interpella un de ses hommes en costume sombre.

-« Bonjour, qui êtes-vous et que faites-vous avec ces appareils photos, dans mon village, au milieu de ces engins monstrueux, munis d'une si grande bouche qu'elle avale la terre pour vomir du magma noire malodorant ? »

-« Mais, rit haut le Monsieur, nous goudronnons les routes, jeune fille, afin que les automobiles puissent circuler, et que tes chaussures ne soient plus couvertes de boue jaune. Et moi, je suis un géomètre, désigné pour effectuer les calculs et les aménagements d'urbanisme. »

Béni ne comprenait pas tout. Elle se souvenait de sa ville de France, et de cette sensation qui fut la sienne lorsque pour la première fois, elle marcha sur un sol dur et noir. Et voilà que ce même sol arrivait sur son île, dégageant le sable de son ancienne rue.

-« Oui, je me souviens, c'est comme à Paris, d'où je reviens. Mais était-ce bien nécessaire ici ? La terre battue nous ravissait, et ne nous incommodait pas. Pourquoi alors tant de travaux, si ce n'est pour dénaturer ma forêt et ma mer si proches, et si lointaines maintenant », dit Béni.

-« Sais-tu jeune fille, répondit l'homme, que mon rôle est de calculer comment, en cas de colère de la mer, celle-ci peut de nouveau venir engloutir ce village ? Alors, ce goudron et cette bute de rochers que tu vois au loin, c'est moi qui les ai demandés, afin d'empêcher la mer de venir sur les terres, et de stabiliser le sol. Nous sommes prudents, et consciencieux. Nous ne souhaitons pas devoir revenir. »

-« Géomètre. Mais ce n'est pas magicien ! Et en aucun cas, il ne vous est possible de prédire ce que fera une dame aussi incontrôlable et versatile que cette mer capricieuse. Je crois que votre entreprise est aussi inutile que prétentieuse. Comme si des rochers pouvaient retenir la mer. Jamais je n'y croirai. »

-« Ne crois-tu donc en rien, jeune fille ? Ni même en la science ? », demanda le géomètre.

-« Non, je ne crois plus en rien, et surtout pas dans le pouvoir de l'homme contre les éléments. La mer a emporté les miens, et je ne pouvais rien y faire. L'homme m'a séparée de ma terre, sans que je puisse y faire mon deuil. Ma vie fut arrêtée dans ce pays qui me promettait un avenir reconstruit, et qui m'offrit une vie d'esclave. Au quotidien, j'ai vécu une vie misérable, je ne peux plus lutter. Alors, lutter contre la mer, laissez-moi rire. »

-« Tu as réagi différemment en fonction d'un obstacle, selon ton tempérament. Tu t'es adaptée et tu es ici aujourd'hui. Tu devrais remercier le ciel, et retrouver la foi. »

-« Jamais plus je ne croirai en rien. Ni en Dieu, ni dans ce que l'homme peut faire de magique ou miraculeux. Je suis brisée, cassée, meurtrie. »

-« En es-tu certaine ? »

La réponse du géomètre remplit Béni de colère ! Comment pouvait-il ignorer à ce point sa souffrance ? Décidemment, il était aussi bête qu'un âne, et ses idées lui ressemblaient bien

-« Je vais te poser une question, en te citant trois exemples, toi qui es une jeune fille. Moi qui suis géomètre, j'ai un marteau dans ma sacoche. Avec ce marteau, je décide de faire du mal, à des poupées. Alors, je prends trois poupées : une de cire, une de porcelaine, et une en plastique. Et de toute ma colère, je porte un coup de marteau très fort sur la tête de ces poupées. Et sais-tu ce que je constate ? »

-« Non », répondit Béni

-« Et bien, la poupée de porcelaine éclate en mille morceaux et n'existe donc plus. La poupée de cire possède un trou dans la tête, mais son corps est encore intact. La poupée de plastique, quant à elle, n'a rien, si ce n'est une trace noire sur le sommet de son crâne, trace noire du marteau. Alors, dis-moi, es-tu une poupée de cire, de plastique ou bien de porcelaine ? »

-« Heu, je crois, réfléchit à voix haute Béni. Je crois que je ne suis pas en porcelaine, puisque je suis encore ici. Je ne suis pas en cire, puisque je ne possède pas de trou dans la tête qui m'aurait empêchée de venir jusqu'ici. Je crois que je dois être une poupée de plastique, et que je sais résister aux coups. »

-« Alors, tu dois continuer à croire non pas en un Dieu ou en l'homme, si tu ne le souhaites pas. Mais tu dois croire que tu es bien une poupée de plastique qui sait résister aux événements dramatiques d'une vie. Et croire en toi, c'est croire en quelque chose. Tu retrouveras confiance dans le reste. Donne-toi le temps. Et maintenant, laisse-moi travailler. »

Béni continua sa route, en se disant que depuis son retour à Soleya, elle s'était montrée bien désagréable avec les habitants, qu'elle ne comprenait plus. Mais en fait, elle exprimait sa colère, sa colère d'avoir perdu autant de temps et de sa vie en France. Sa colère d'avoir perdu sa famille, ses parents. Sa colère d'avoir perdu le seul amour de sa vie : Cocha. Et c'est à ce moment, où elle ressentait de nouveau des choses, et retrouvait ses souvenirs, que la poupée de plastique aperçut Cocha.

Chapitre 18. La reconstruction de l'avenir.

Béni et Cocha ne se quittaient pas des yeux. Leur joie leur paraissait inexpressive, tant ils étaient pétrifiés de bonheur et de peur. Qui allait parler le premier ? Et c'est Cocha qui débuta la conversation

-« Béni ! Comment dire. Je crois que je suis trop heureux de te retrouver. Jamais je n'aurais pensé qu'il était vrai que tu étais encore vivante ! Je me refusais à y croire ! Tu n'as pas changé. Enfin si, tu es devenue encore plus belle. »

-« Merci Cocha. Tu n'as pas changé non plus. Sauf l'expression de ton visage, qui est plus sévère. Et aussi ta voix, plus grave...que t'est-il arrivé durant toutes ces années ? »

-« Ces années furent dures, et laborieuses. J'ai tant investi dans la reconstruction du village, que je ne me suis pas reposé. Ma voix s'est éteinte, avant de se réveiller. Je pense avoir fait taire le loup qui était en moi, et ne me laissait d'autre choix que de crier ma colère. Aujourd'hui, je suis redevenu un homme, un vrai. Je vis avec ma petite sœur, qui travaille bien à l'école. Je lui lis beaucoup d'histoires, elle aime ça. »

-« Ce fut la même chose pour moi, répondit Béni. Ma vie en France ne fut pas si rose que cela, mais elle ne fut pas non plus très compliquée. J'ai beaucoup travaillé, et donc peu pris le temps de me plaindre de mon sort. Et voilà, je suis revenue, et heureuse d'y être parvenue. Aujourd'hui, je découvre seulement la colère. Je dois encore comprendre mon histoire. »

-« Nous sommes de nouveau réunis, et c'est un miracle. Nous allons prendre le temps de tout nous raconter. Nous avons tant à nous dire.... »

-« Oui, je veux comprendre et savoir tout ce que tu as entrepris ici. C'est tellement formidable Cocha. Tu es si courageux. Tous doivent t'admirer, et t'aduler. Comme tu dois être fier. »

A ce moment, Cocha baissa les yeux, et se replia sur lui-même.

-« Non Béni, je ne suis pas fier. Tous les matins, je me réveille tôt afin de ne croiser aucun regard. Je pars travailler mes terres, et rentre tard le soir. Je ne parle à personne, et n'accepte que personne ne vienne me déranger lors de mon travail. Je donne des cours à l'école de construction, mais je

crois que je ne suis pas un bon enseignant, car je parle peu avec mes élèves. Je travaille, c'est tout. »

-« Mais pourquoi ? Voyons, tu dois marcher la tête haute, et honorer ton entreprise. Il n'y a pas de mal à cela. A moins que... tu sois toi aussi malheureux. »

-« Non Béni. Je pense plutôt que j'ai honte... »

-« Mais voyons, de quoi peux-tu avoir honte ?

-« Honte... d'être encore vivant. »

A ce moment, Béni se souvint de sa réflexion lorsqu'elle était dans l'avion. Elle craignait de trouver des hommes survivants. Donc des hommes au-dessus des vivants, qui seraient devenus des hommes surpuissants. Elle n'aurait alors plus eu sa place elle, simple rescapée, au milieu de ces gens plus forts et plus courageux qu'elle. Et de cette réflexion était apparu son sentiment de honte. Mais non, elle ne trouverait pas des survivants, mais des êtres, des êtres encore-là, avec leur histoire passée, leur présent, et leur futur. Sans plus ou moins de puissance qu'elle. De simples personnes qui effectuaient ce qui leur semblait juste et bon, en toute humilité.

-« Je te comprends Cocha. Moi aussi, j'ai ressenti ce sentiment honteux d'être encore vivante, alors que ma famille n'est plus. Mais il me semble que si nous nous marions, et que nous arrivons à fonder une famille alors, nous construirons une dernière fois peut être, et referons revenir la vie à Soleya. Et qui sait ! À deux, avec tout ce que nous avons appris, et tout ce dont nous parlerons ensemble, peut-être arriverons-nous à ne plus être honteux. »

La demande de Béni ressemblait fortement à une promesse d'avenir. Et cet avenir serait beau, car ils le décidaient ensemble. Ils refusaient ensemble la fatalité du malheur, et rien ne serait dorénavant impossible.

Conclusion : Que sont devenus Béni et Cocha ?

Il serait simple, cher lecteur de ce conte, de vous dire que Béni et Cocha se marièrent, eurent beaucoup d'enfants, et vécurent heureux dans une ville nouvelle et merveilleuse. Mais malheureusement, l'histoire ne nous le dit pas. Elle nous dit simplement que peu importe la fin d'une histoire, peu importe si l'avenir escompté fut à la hauteur de leur espoir et de leurs attentes. Peu importe les coups du destin, le malheur, le bonheur qu'ils rencontreraient ou subiraient de nouveau. Peu importe l'avenir. Seul importe que Béni et Cocha se soient retrouvés. Qu'ils aient eu cette chance de nouveau d'être ensemble. Et qu'ils aient accepté d'avoir cet espoir fou de croire en un avenir meilleur. Ils ont tout appris de leurs malheurs passés, et de leurs souffrances mais au cours de leur périple, ils ont rencontré des personnes qui les ont guidés, qui leur ont tendus la main. Et ainsi, ils ont compris que les réponses ne se trouvent pas forcément en eux, ni dans un autre, mais dans une parole donnée qui a réussi à faire de leur vie un roman. Leur roman !